UN

DÉFENSEUR DE GAËTE

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cᵉ
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.




NAPOLI

UN DÉFENSEUR

1861





UN DÉFENSEUR

DE

GAËTE





PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17, PALAIS-ROYAL

—

1861



UN DÉFENSEUR DE GAËTE

Le maréchal duc Richard de Sangro, dont nous reproduisons le portrait, et dont la noble vie vient à peine de s'éteindre dans les murs de Gaëte, est un des hommes les plus honorables de notre triste époque, qui en compte si peu. Son existence, qui désormais appartient à l'histoire, fut l'expression constante des qualités les plus rares, des plus nobles vertus. L'éloge d'un tel homme, confié à une plume plus habile que la mienne, devrait trouver sa place dans une galerie d'hommes illustres, dont le premier caractère de grandeur fût la vertu. Mais la modeste couronne que, d'une main encore bien émue, je dépose sur son cercueil glorieux, le montrera peut-être un jour à quelqu'un plus digne de le présenter à l'admiration de la postérité. Car, espérons-le pour l'honneur de l'humanité tout entière, dans cette Italie qui s'agite douloureusement sous l'étreinte furieuse du socialisme, mal caché sous le masque d'un libéralisme menteur, dans cette Ita-

lie qui voit, en pleurant, ses propres enfants, pareils aux anciens fils de la Terre, s'entre-égorger sans pitié, un jour viendra, sans doute, où justice sera faite à chacun selon ses œuvres, où les choses, en rentrant dans le domaine de l'ordre, s'appelleront par leur nom.

Lorsque ce jour luira, on ne posera plus de couronnes de laurier sur le tombeau d'un assassin, et l'on ne fusillera plus des pauvres paysans par la simple raison qu'ils ont voulu rester fidèles à leur roi et à leur serment. Il est aussi à espérer que ce jour-là on aura mieux à faire qu'à choisir les ministres et les généraux dans la triste engeance de traîtres pareils à un Liborio Romano, à un Alexandre Nunziante; que les hommes de conviction et d'honneur apprendront à ne pas se calomnier, comme ils le font depuis si longtemps, à l'envi l'un de l'autre, mais à s'estimer mutuellement, à quelque parti qu'ils appartiennent et quel que soit le drapeau auquel la Providence, dans la profondeur incommensurable de ses desseins, réserve la victoire finale. Or, ce jour-là, tout homme de cœur, tout vrai patriote, tout libéral consciencieux, enfin tout soldat fidèle à l'honneur de son drapeau, ira s'incliner devant ce tombeau glorieux qui renferme la noble dépouille du duc Richard de Sangro, dont la vie fut sans tache et la mort héroïque.

I

Si les dons de nature et de fortune servaient aujourd'hui à autre chose qu'à exciter l'implacable envie de ce peuple, qu'on élève dans la haine de toute distinction; si un grand nom et des titres fastueux suffisaient pour illustrer un tombeau, quelle épitaphe magnifique ne pourrait-on pas graver sur celui de Richard de Sangro?

Issu d'une race historique, de la souche de ces vieux Normands qui se partagèrent, avec Robert Guiscard, le beau royaume des Siciles, il portait un de ces noms qui ont laissé une trace lumineuse dans les blasons de toutes les nations civilisées, et dont l'illustration peut se dire européenne. Il comptait parmi ses ancêtres ce Placide de Sangro, véritable patriote dans un temps où la chose était aussi inconnue que le nom, qui,

bravant en face la terrible colère de Charles-Quint, alla au sein même de la cour réclamer de ce monarque, alors à l'apogée de sa puissance, le maintien des priviléges de la ville de Naples que ses vice-rois ruinaient par leurs insatiables déprédations. Mais, je le répète, si notre héros n'avait d'autres titres à faire valoir que la gloire de ses ancêtres, l'idée ne me serait pas venue d'écrire son éloge. Aujourd'hui, on n'est noble que par soi-même. La noblesse de race, ce fruit trop vert, que tant de renards avides s'évertuent à mépriser, faute de pouvoir l'atteindre, ne cesse d'être une cause de prévention qu'en tant qu'elle s'allie, dans un homme, à toutes sortes de qualités qui commandent l'estime et le respect du vulgaire. *Noblesse oblige*, dit la vieille devise chevaleresque, et le noble Richard s'en est souvenu toute sa vie. Au reste, son grand cœur a été retrempé de bonne heure à l'école de l'adversité.

Richard Sangro est né le 20 juillet 1803, pendant cette période mémorable où l'astre rayonnant de « l'homme du siècle, » décrivant sa courbe ascendante, faisait pâlir tous les autres dans son éclat. Quand un mot foudroyant tombé des lèvres dédaigneuses de Napoléon eut décrété *que les Bourbons de Naples avaient cessé de régner*, Richard, alors à peine âgé de trois ans, accompagna le duc son père, qui suivit la famille royale en Si-

cile. Là, Ferdinand IV, rude chasseur s'il en fut, et qui, en vrai philosophe, savait trouver à toute chose son bon côté, prenait gaiement son parti de la perte de ses domaines du Continent, s'en consolant de son mieux en se livrant nuit et jour au plaisir de la chasse. Pendant qu'il s'occupait de courre le cerf et le sanglier, ses *courtisans*, dont les biens avaient été confisqués par le nouveau gouvernement de Naples, se mouraient de faim: ils n'avaient d'autres moyens d'existence que le produit de la chasse de leur maître, qui, à son tour, n'était guère en état de donner à ses fidèles Napolitains autre chose que du gibier. Cela n'empêchait pas ces nobles cœurs de persévérer dans leur dévouement généreux. Résistant aux offres séduisantes et réitérées de ces habiles parvenus dont le maître de l'Europe avait fait des rois improvisés, ils préférèrent la pauvreté et les privations de toute sorte, pourvu que leur honneur restât sans tache et leur serment inviolé.

Le duc Nicolas de Sangro, père de Richard, ami personnel du roi et l'un des grands-officiers de sa cour, se trouvait, par sa nombreuse famille, dans une condition encore plus déplorable que les autres, sans que jamais, toutefois, l'idée lui vînt de rien demander à son ami couronné, qui, à son tour, ne lui offrit jamais rien, si ce n'est les

épaulettes de lieutenant pour son fils Richard.

C'est donc très-jeune encore que celui-ci revêtit la noble devise du soldat, qu'il devait encore ennoblir par sa bravoure et sa loyauté. C'est depuis lors qu'il conçut cet amour de la discipline, qui en fit ensuite le modèle de l'armée.

Aussitôt son brevet reçu, Richard partit pour la campagne de la Calabre et y paya bravement de sa personne. Mais tandis qu'une armée mal organisée et sans chefs expérimentés tente audacieusement la fortune; tandis que de l'autre côté du détroit de Messine une autre armée bien plus nombreuse et mieux aguerrie, sous la conduite même de Murat, se prépare à conquérir la Sicile, de graves événements surgissent dans ce pays.

Si Ferdinand IV consacrait presque tout son temps à chasser, il avait en revanche à côté de lui une femme supérieure par l'esprit, altière par le cœur. Cette femme, c'était la reine Caroline d'Autriche, qui voulait régner sans partage et sans contrôle dans cette partie de ses domaines que la fortune lui avait laissée.

Mais cela ne faisait pas le compte des Anglais qui, sous prétexte d'être les alliés très-fidèles de Ferdinand et de Caroline, et en échange d'une subvention fort mesquine qu'ils ne manquaient

pas de leur reprocher à chaque occasion, prétendaient agir en maîtres chez eux.

Il y a une chose bien plus fatale que l'inimitié déclarée de l'Angleterre, c'est son alliance. Un État faible doit craindre de la voir s'introduire chez soi, car c'est au nom de ce titre spécieux qu'elle ose tout se permettre. C'en est fait alors de son repos, et peu à peu de son indépendance.

La Grèce et la Turquie ont déjà su, l'Italie saura bientôt ce qu'il en coûte de demander à cette nation de marchands l'appui de son crédit et l'avance de ses trésors. Elle soutient à cette heure en Italie le triomphe lointain, expectant, de la liberté ; en Orient, le despotisme de l'Islam. En réalité, toutes les causes lui sont indifférentes. Elle ne pousse les peuples contre les peuples, qu'en vue de créer des avantages à son commerce et d'assurer à ses marchandises un débouché nécessaire à son existence. Dans la Sicile d'alors, les Bourbons étaient ses victimes plutôt que ses alliés. Caroline, qui ne savait pas soumettre sa morgue autrichienne à la morgue britannique, en fut quitte pour l'exil. Ferdinand fut sommé d'abdiquer. Séparé de cette vaillante femme, dégoûté des intrigues dont il était l'objet, le roi regardait déjà d'un œil moins courroucé l'acte d'abdication qu'on lui présentait. Mais il est, parmi ces fi-

dèles délaissés, un homme qui veille au salut de son roi. Le duc Nicolas de Sangro s'introduit en forçant la consigne dans la maison où l'on tenait Ferdinand prisonnier, il arrive jusqu'à lui, et là, puisant dans l'excès même de sa fidélité une audace qui seule pouvait trancher les difficultés de la situation, arrache des mains royales l'acte d'abdication, et le jette, déchiré en mille morceaux, aux pieds de l'amiral anglais stupéfait.

Lord Bentinck était digne d'apprécier la noble énergie de cet acte de sublime loyauté. Dès ce moment il devint l'ami du duc de Sangro.

Mais lorsque, rétabli dans tous ses droits, l'heure fut venue d'acquitter sa dette de reconnaissance envers les amis des jours de malheur, le duc de Sangro se vit refuser le grand-cordon de l'ordre de Saint-Ferdinand, dont le roi faisait grand cas. Le roi, par un sentiment dont il n'avait pu s'affranchir, lui gardait rancune de s'être lié d'amitié avec cet Anglais audacieux qui avait eu le coupable dessein de le faire descendre de son trône. Ce fait n'eut pas d'autre influence sur l'âme du jeune lieutenant, que de lui faire envisager la fidélité et le dévouement qu'on doit aux rois, comme un devoir de conscience qui, comme tant d'autres, n'ont pas toujours leur récompense sur la terre! Pour une âme généreuse

comme la sienne, c'était une raison de plus pour y tenir. Aussi Richard fut-il toujours dévoué de cœur à son roi; mais il se montra toujours noble et digne, et il ne sut jamais descendre au rôle de flatteur.

II

En 1830, à l'avénement de Ferdinand II, Richard fut nommé officier d'ordonnance du roi ; de l'infanterie, il passa dans un régiment de cavalerie de la garde royale.

A une cour alors jeune et brillante, jeune et brillant lui-même, il avait tout ce qu'il fallait pour être l'idole du jour et le favori du monarque, avec lequel il avait en commun des souvenirs d'enfance.

Ferdinand II, avec ce coup d'œil si fin qui lui faisait, au premier abord, deviner les hommes, savait d'autant mieux ce que valait le jeune duc de Sangro qu'il avait eu plusieurs fois l'occasion de l'éprouver. Aussi, s'en faisant accompagner dans ses tournées à travers les provinces de son

royaume, l'ayant toujours à ses côtés, lui montrait-il la faveur la plus marquée. Un autre se serait montré fier de cette préférence du monarque, qu'il méritait au reste si bien à tous les égards. Mais lui, avant d'être courtisan, il se sentait gentilhomme et soldat. La vie si enviée des antichambres royales ne pouvait satisfaire aux besoins de son esprit sérieux. Il rêvait une vie plus utilement occupée que l'était celle dans laquelle le retenaient ses fonctions. Il rêvait aussi les joies ineffables du foyer domestique, les doux liens de la famille qui seuls peuvent nous attacher, dans une juste mesure, à la vie.

La Providence lui avait déjà permis de réaliser ce doux rêve. Depuis six ans il avait épousé une compagne digne de lui dans l'héritière d'un grand nom, que la pourpre romaine a plusieurs fois illustré. Argentine Caracciolo, fille unique du duc de Martina, était devenue duchesse de Sangro. Ce nœud, formé sous les auspices d'une inclination mutuelle, fut béni par le ciel. Richard devint l'heureux père d'une famille florissante et nombreuse, qu'il sut élever de bonne heure dans cet amour du bien et dans ce respect des choses sacrées qui est, hélas! si rare aujourd'hui, et sans lequel on compte vainement faire un jour de ses enfants des hommes honnêtes et de bons citoyens. En 1836, rentré au ser-

vice actif en qualité de major dans le 1er régiment de hussards, il en fut peu après nommé colonel. Ce fut alors qu'on eut l'occasion d'admirer les qualités éminentes de Richard de Sangro. Son régiment devint le modèle de l'armée. Il était plus que le supérieur de ses soldats : il en était le père. Donnant à tous l'exemple de l'ordre et du devoir, il savait les plier, sans effort, à toutes les exigences de la discipline, qui ne devient intolérable que lorsque la première règle en est violée par la partialité des chefs envers leurs subordonnés. Le soldat, qui voyait son colonel, un grand seigneur, riche de tous les biens de la fortune et jouissant de toute la faveur du monarque, quitter sa famille et ses aises pour aller vivre dans une garnison de province, le soldat, dis-je, se prenait à aimer son état ; il comprenait qu'il n'est rien de plus noble au monde que de défendre son roi et sa patrie au prix de son sang.

C'était alors le temps où Ferdinand II, si indignement calomnié dans l'Europe révolutionnaire, déployait la plus grande énergie pour la réorganisation de l'armée, fort négligée par son père et par son aïeul. Ce roi, si économe de sa nature, ne se montrait prodigue qu'à l'endroit des affaires militaires. Il tenait à former son armée sur le modèle de celles des plus grandes nations, et rien ne lui coûtait pour

atteindre ce but. Écoles militaires, champs de manœuvres, fonderies de canons, manufactures de fusils de munition; il tentait, il entreprenait tout. Il dépensait pour ses troupes le meilleur de son temps et de son argent. Les grands potentats s'étonnaient qu'il se donnât tout ce mal, lui, roi d'un État faible et relativement petit. Et puis, à quoi bon? L'Europe jouissait alors d'une paix profonde. Celle qu'on avait appelée la Sainte-Alliance n'existait plus que de nom. Les ombrageuses cours du Nord paraissaient commencer à s'humaniser pour la bourgeoise royauté de Juillet qu'elles avaient d'abord si dédaigneusement regardée. Il y avait bien encore les troubles d'Espagne. Il y avait les petits différends que s'amusait à soulever çà et là l'humanitaire Angleterre. Mais c'était, en vérité, bien peu de chose, et ce n'était pas la peine de s'en alarmer. L'Espagne *lavait son linge sale en famille*, suivant en cela le conseil donné par Napoléon. On ne pouvait en conscience l'en empêcher. — Quant à la bonne Angleterre, c'était tout simplement histoire de ne pas faire languir son commerce, ou bien de se créer des fonds supplémentaires pour les besoins imprévus de son budget. Ses fières susceptibilités se calmaient toujours par de l'argent. Tout allait donc, comme on voit, pour le mieux, dans ce meilleur des mondes pos-

sibles, et le roi des Deux-Siciles avait, prétendait-on, bien tort de faire tout ce bruit d'armes, de s'adonner à tous ces préparatifs belliqueux. Mais Ferdinand laissait dire ses bons frères couronnés, et même ses sujets, et, ne se fiant pas à ce calme trompeur, il n'en suivait pas moins son œuvre de réorganisation de l'armée.

En mettant à la tête de ses régiments des hommes tels que *le duc de Sangro*, *Stokalper*, *Statella*, *Dusmet*, *Casella* et tant d'autres, il savait qu'à l'heure du danger ses troupes ne lui feraient pas défaut, et qu'ainsi il pourrait se dispenser d'implorer le secours humiliant et ruineux de l'Autriche, dont jamais il n'a voulu subir, quoi qu'on en ait dit, les despotiques prétentions. L'heure du danger par lui prévue ne devait pas tarder à sonner! 48 arrivait avec ses brillantes promesses, suivies bientôt des plus amères déceptions!

Le cri sublime de régénération parti du Vatican avait électrisé le monde. Mais à ce cri de liberté répondirent les hurlements lugubres de la démagogie alarmée, et par une dérision infernale, la formule : *Vive Pie IX!* devint le mot d'ordre de la Révolution, le refrain par lequel on remuait les masses en les poussant à l'extermination des rois!

Ceux-ci, cédant tout d'abord à l'entraînement

universel, procédèrent à des réformes; on s'en moqua. C'était la licence la plus effrénée qu'on voulait.

Ce fut des flancs de l'Etna et du Vésuve que partit la première étincelle de ce terrible incendie qui devait bientôt étendre ses funestes ravages à tous les pays de l'Europe; mais ce fut aussi dans ces mêmes contrées que l'émeute, qui triomphait à Vienne et à Paris, fut étouffée la première. Ferdinand avait cédé tant qu'il avait espéré qu'en dépouillant sa Royauté de quelques-uns de ses priviléges, la nation conserverait les prérogatives d'essence monarchique. Mais lorsqu'il vit que c'était à sa couronne, à son existence même qu'on en voulait, lorsqu'il se vit entouré de tribuns insolents qui, la haine au cœur, la menace à la bouche, prétendaient lui imposer comme une loi leur brutale volonté, il se souvint alors de son armée qui attendait, l'arme au bras, le signal de son chef. Le 15 mai arriva, jour néfaste et lugubre de massacres fratricides; le sang coula à flots, mais l'anarchie fut vaincue. Puis vint la campagne de Sicile, reconquise par la vaillance de nos soldats, non pas sur les masses siciliennes, comme on l'a dit, mais sur une armée, bien plus nombreuse que l'armée royale, composée des démagogues de toutes les nations, de beaucoup de marins de la flotte an-

glaise, qui, pour n'être pas accusés de rompre la neutralité déclarée par leur gouvernement, trouvèrent l'ingénieux moyen de cacher leurs uniformes sous la carmagnole républicaine. Je tiens, moi-même, d'un vaillant officier qui prit part à la campagne de Sicile et qui y fut blessé, que plusieurs combattants dans les rangs des Siciliens se réclamaient, mais cette fois inutilement, de leur qualité de sujets britanniques.

III

Mais je m'aperçois que je me laisse aller trop volontiers au courant de ma plume, et qu'en me proposant d'écrire la vie d'un homme de bien, je vais presque retracer les plus triste pages de notre histoire. C'est que j'ai de l'attrait pour les contrastes; et, au milieu de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons grandes et petites qui composent à peu près la chronique des douze dernières années, cet homme toujours juste, toujours brave et toujours loyal, me semble en vérité encore plus grand. Au reste, Richard de Sangro fut activement mêlé à tous les événements les plus marquants de son pays. Il fit, à la tête de son régiment, la campagne de Rome, que le roi Ferdinand voulut diriger en personne, et dont le résultat stérile prouve une

fois de plus qu'il ne suffit pas de la meilleure volonté pour déployer au besoin les aptitudes d'un grand capitaine, et qu'un souverain qui tient à conserver son prestige ne doit se mettre en personne à la tête de ses armées que lorsqu'il s'appelle Frédéric II ou Napoléon Ier. Il est juste cependant d'observer que ce furent aussi la trahison et la mauvaise foi qui déterminèrent la retraite des troupes royales. Cela ne les empêcha pas de remplir vaillamment leur devoir. Dans un pays hostile, harassés par des marches forcées continuelles, exténués de fatigue et de besoin, les soldats se consumaient en attentes inutiles.

Dans le but de replacer le Pape sur son trône (qui même, humainement regardé, est le plus ancien et le plus auguste des souverains de la terre), les puissances grandes et petites s'étaient partagé les rôles. A l'armée française, qui ne voulait d'aucun auxiliaire, la gloire de réduire les troupes républicaines de Rome. Les Napolitains, n'eurent, eux, à combattre que les fièvres qui les décimaient. Il est vrai que c'est un ennemi difficile à dompter. C'était une terrible épreuve que cette lutte contre l'ennemi invisible qu'on appelle *la malaria*; et dans le pays des émeutes, la Sicile, ce n'était pas assurément un beau rôle pour les soldats napolitains. Heureuse-

ment que l'occasion se présenta de montrer qu'eux aussi ils savaient se battre. Le général d'une République plus grande, mais moins éphémère que la république romaine, voulait bien tuer en conscience la sœur cadette de sa patrie; mais il voulait être seul à l'œuvre. Le roi de Naples visait certes au même but; mais il avait le tort d'être roi, et qui pis est d'être Bourbon, nom mis à l'index de toute République qui tient *à la logique inexorable des faits accomplis.* D'autre part, le prudent général tenait à faire essayer par d'autres ses futurs adversaires, pour en mesurer la vaillance, et peut-être n'était-il pas fâché que ce royal allié qu'il dédaignait de s'associer essuyât pour sa leçon une petite défaite par les bandes nombreuses et décidées que lui seul se trouvait capable de dompter.

Voilà l'explication généralement peu connue de l'armistice accordé aux étranges défenseurs de Rome, sans en prévenir le roi Ferdinand. Celui-ci se vit par ce fait tomber inopinément sur les bras toutes les forces des ennemis, avec Garibaldi à leur tête.

Ce fut la cavalerie napolitaine qui soutint tout le choc des assaillants; elle les chargea avec cette vigueur irrésistible qui l'a toujours distinguée. Quelle fut l'issue de la lutte? chacun l'explique à sa manière; mais ce qu'il y a d'in-

contestable, c'est qu'on se battit vaillamment des deux côtés.

C'était une preuve nouvelle que les Italiens savent se battre, et que quelle que soit la cause qu'ils défendent ils n'hésitent pas à lui sacrifier leur vie. Les Français combattirent ces mêmes adversaires à leur tour, et s'ils finirent par les vaincre, c'est que, ainsi que le disait ce grand génie militaire qui les mena tant de fois à la victoire : « *Le bon Dieu se range bien souvent du côté des gros bataillons.* » Quoi qu'il en soit sur ce point, le régiment commandé par le brave colonel de Sangro se distingua entre tous. Ayant reçu un commandement qui, en raison de son extrême importance, aurait été dévolu à un général, et combattant toujours au plus fort de la mêlée, il vit plusieurs de ses officiers tomber à ses côtés, mortellement frappés dans l'acharnement d'un combat corps à corps avec l'ennemi. Richard s'exposa sans cesse comme un brave et noble cœur qu'il était, et il n'échappa alors peut-être à la mort que parce que la Providence le réservait pour des épreuves bien plus cruelles que ne l'est pour un soldat la mort rencontrée sur les champs de bataille, il devait être témoin de la fin glorieuse d'une armée tout entière s'ensevelissant dans son drapeau ! Ah ! qu'il se serait surtout trouvé heureux d'une telle

mort, s'il avait pu prévoir l'affreux malheur qui l'attendait à son retour au foyer domestique; il y trouva sa compagne chérie, son premier et son seul amour, atteinte, dans la plus belle maturité de son âge, de ce mal mystérieux et sans remède qui prend sa source dans les peines du cœur. C'est là, hélas! le triste privilége de toutes les natures d'élite, de tous les êtres que Dieu veut épurer par la souffrance, pour les rendre plus dignes de lui, et qui ne savent protester contre la douleur qu'en mourant!

Elle avait bien souffert, la sainte femme, pendant que son noble époux restait au poste dangereux que le devoir lui marquait. Le sachant brave et intrépide, elle tremblait sans cesse pour ses jours. Prosternée des journées entières dans une église, devant la statue de cette Vierge Mère du Dieu des miséricordes, que le chrétien appelle la Consolatrice des affligés, elle lui demandait avec ferveur d'entourer de sa protection maternelle le père de ses enfants. Et Dieu l'exauça. Mais ces transes incessantes, ces alternatives fiévreuses de crainte et d'espoir, la tuèrent.

Richard se trouva veuf à quarante-sept ans. Dieu lui donna la force de supporter la perte irréparable de celle qu'il aimait mille fois plus que la vie. Il reporta toute sa tendresse sur les quatre enfants qu'elle lui avait donnés. Mais il garda sa

foi et sa fidélité à cette épouse bien-aimée, qui était allé l'attendre au ciel. Peut-être pressentait-il avec bonheur, que Celui qui compte les soupirs des cœurs affligés lui permettrait de la rejoindre avant que l'âge pût calmer ses regrets, regrets qui, bien loin d'affaiblir le grand cœur de Richard, le remplirent d'un plus ardent et plus infatigable amour pour la vertu. En méditant sur la désespérante vanité des biens de ce monde, il fit provision des biens qui, seuls, nous accompagnent au delà : les bonnes œuvres.

En voyant que l'horizon de toute affection humaine, même la plus pure, se trouve bornée par la vue d'un tombeau, il tourna toutes ses affections vers Celui à qui nous devons rendre, chacun à notre tour, ce souffle mystérieux et passager qui s'appelle la vie. Si les douze années qui s'écoulèrent depuis les troubles de 1848 jusqu'aux bouleversements de 1860, furent pour bien des rois et bien des peuples, des années stériles d'une paix apparente et d'un calme mensonger, que devait rompre à la fin le tocsin lugubre de la révolution, elles furent, en revanche, pour cet homme de bien, des années pleines et fécondes en bonnes actions, dont à cette heure il a récolté les fruits dans le ciel. Pendant cette époque, j'ai peu à parler de l'homme public.

Quoique promu en 1855 au grade de général, et

nommé aussi aide de camp général du roi, il se tint presqu'à l'écart de la scène politique. Il avait pour cela plus d'une raison. Nous voici, en effet, arrivés à cette époque où à Naples, ce pays des plus frappants contrastes, tout le monde tenait à montrer du zèle pour la cause royale, comme tout le monde en avait montré naguère pour la cause de la révolution, sauf à changer de nouveau à la première occasion! Les prétendus royalistes proclamaient à tue-tête leur profession de foi. Ils agitaient au vent le drapeau blanc triomphant, trouvaient tièdes ceux qui n'aimaient pas à crier, n'admettaient pas les indifférents, enfin frémissaient d'indignation au nom seul de libéral! Que pouvait faire au milieu de cette démonstration aussi vile qu'hypocrite un homme d'honneur? le duc de Sangro se tint à l'écart.

Si le roi, qui se vantait, pourtant, de bien connaître les hommes, avait pu voir quels étaient, dans le fond de leur cœur, ces fervents royalistes qui l'enivraient de leur encens et de leurs flatteries, que de trahisons, de lâchetés, de crimes de toute sorte n'aurait-on pas prévenus? Combien d'hommes, en raison de leur fidélité supposée, gorgés d'or et recouverts des insignes de l'honneur, ne seraient jamais sortis de la fange impure où ils étaient dignes de ramper toute leur vie! Mais il n'y

avait malheureusement à la cour de Ferdinand aucun prophète. Il y avait en revanche énormément de flatteurs sans vergogne, sur lesquels tombait la pluie incessante des faveurs royales ! Les quelques hommes de bien restés à la cour, n'étaient pas toujours les mieux écoutés ! Parmi ces derniers, le plus loyal, le plus noble, le plus sincèrement attaché à son roi, était, sans contredit, le duc Richard de Sangro. Conservant, par son rang et par ses hautes et incontestables qualités, sur l'âme du monarque, un ascendant que les intrigants, par leurs basses menées, cherchèrent souvent, mais inutilement, à ébranler, il employait uniquement son influence en faveur des malheureux et des opprimés. Jamais il ne demandait rien pour lui-même : Bien plus, il poussait l'amour de la justice et de l'équité jusqu'à décliner des honneurs qu'il ne croyait pas lui être dus. Il refusa, par deux fois, des avancements de grade que la bienveillance souveraine lui offrait et cela parce qu'il ne voulut pas supplanter des camarades plus anciens qu'on voulait mettre à la retraite. — Cela paraît bien simple, sans doute? Mais combien agiraient de la sorte, de nos jours, où les passe-droits sont pratiqués par tant d'hommes qui ne savent s'épargner aucune lâcheté pour faire leur chemin?

Richard, sévère et simple pour lui-même comme

un de ces héros de la Grèce antique, ne voulut même rien accepter pour ses enfants! Il lui suffisait de leur avoir donné son nom pur et sans tache. Il était satisfait de les savoir dignes de lui et entourés de cette considération générale qui s'attache à la pratique de toutes les vertus. Tout le temps que lui laissaient de libre ses fonctions auprès du roi, il le donnait à sa famille, dont il était adoré. Ses deux filles, anges de grâce et de bonté, faisaient l'orgueil des familles de leurs maris. Ses deux fils, dignes en tout de leur père, avaient à leur tour confié leur bonheur et leur nom à deux femmes incomparables, chez qui la haute noblesse de race et les dons de fortune s'alliaient aux plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur. A cette époque, Dieu avait déjà rappelé à lui, dans la fleur de son âge, *Marie Caracciolo de San-Teodoro*, femme du frère plus jeune, *Placide, duc de Martina.* Mais, en s'envolant au ciel, elle avait laissé à son époux bien-aimé un précieux gage de sa tendresse, un enfant. Et le petit Richard, amoureusement recueilli sous les ailes maternelles d'*Isabelle des Medicis,* la femme du frère aîné, *Nicolas, comte de Brienza*, ne devait pas s'apercevoir qu'il n'avait plus de mère. A cette femme admirable, qui remplit si dignement la noble mission d'épouse et de mère chrétienne, Dieu a donné une riche progéniture.

Et c'est au milieu de ses petits enfants qui faisaient tous ses délices, que le noble Richard, fatigué du bruit et des affaires du monde, aimait à se délasser. Dans ces voix pures et enfantines, dans ces vœux simples et innocents, il retrouvait le calme et la paix. Il se voyait encore une fois renaître dans les fils de ses enfants. Mais voici que la voix impérieuse du devoir l'arrache encore une fois à cette vie de famille, qu'il préférait à tous les honneurs de la terre.

Le roi, toute la cour, vont accompagner l'héritier du trône, le duc de Calabre, qui se rend sur les bords de l'Adriatique, au devant de sa royale fiancée. Le duc de Sangro est choisi, l'un des premiers, pour être de ce voyage, qui fut pour Ferdinand II un véritable triomphe, mais qui devait être le dernier. Deux mois s'étaient à peine écoulés, et ce monarque qui avait goûté, cette fois sans mélange, l'ivresse de se voir adoré par ses peuples qui le proclamaient d'une voix unanime leur père et leur bienfaiteur, et sortaient en masse de leurs villes pour aller plus tôt à sa rencontre ; ce Bourbon couronné, dont la volonté de fer n'avait jamais fléchi devant aucune prétention étrangère, qui avait soutenu seul, envers et contre tous, l'honneur de sa couronne et l'indépendance de son pays, ce roi dans la force de son âge, il s'en revenait, Dieu l'avait voulu ainsi, mourant sur un

brancard! Au milieu du morne silence de la foule consternée, il rentrait encore une fois dans le palais monumental de Charles III; mais c'était pour y attendre la mort dans les souffrances inexprimables d'une lente et cruelle agonie! Ce fut là, couché sur un lit de douleur, mais calme et souriant comme il convenait au descendant de tant de monarques, que Richard de Sangro revit Ferdinand. Ce fut là que son roi lui tendit, pour la dernière fois, sa main déjà si décharnée, et qu'ils pleurèrent ensemble sur les jours de leur enfance si rapidement écoulés! Pieux et croyants tous deux, ils s'entretinrent ensemble des vanités de la terre, et de cette autre patrie dont l'espoir nous soutient et nous empêche de tomber dans le découragement, en voyant les tristes choses qui se passent ici-bas! Qui sait si, dans les adieux de ce roi, que Dieu rappelait à lui avant l'heure, il n'adressa pas à celui qui était peut-être son seul ami véritable, la prière suprême de veiller sur son fils, lequel, en héritant de la couronne, ne pouvait hériter de l'expérience paternelle? Qui sait aussi, si, éclairé, à la fin, sur tant de dévouements mensongers, il ne montra pas à cet enfant, qui deviendrait bientôt roi par sa mort, s'il ne lui montra, dis-je, Richard de Sangro comme le plus fidèle parmi les hommes sur lesquels il pourrait compter?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le duc de Sangro joua un grand et beau rôle à l'aurore de ce nouveau règne, qui devait avoir, hélas! une durée si éphémère?

Ce fut Richard, en quelque sorte, qui fit aimer et connaître aux Napolitains leur nouveau roi, dont chacun augurait bien, en le voyant accompagné sans cesse d'un tel homme.

La considération que le jeune roi François II montrait pour le duc de Sangro était telle, qu'il allait quelquefois le chercher lui-même, impatient qu'il était de l'avoir près de lui.

Le bien que cet homme admirable et digne d'autres temps fit, tant que les choses restèrent ainsi, est incalculable. Chargé spécialement du soin tout confidentiel des audiences royales, on vit tout le monde admis, sans distinction et sans faveur, à présenter au souverain ses requêtes et à lui exposer ses besoins.

Le bon duc de Sangro tenait les portes de son appartement constamment ouvertes tout le jour, craignant, avec raison, que quelque domestique infidèle n'empêchât ceux qui se présentaient d'arriver jusqu'à lui, ou bien ne profitât, pour son compte, de la condescendance de son maître. Et la précaution portait ses fruits, les visiteurs ne discontinuaient pas tout le jour.

Il y en avait, de ceux qui ont crié ensuite *Mort*

aux Bourbons! qui se présentaient régulièrement chaque matin au château de *Capodimonte*, où le roi se trouvait alors, pour demander des épaulettes, des cordons, que sais-je? jusqu'à la place de premier ministre!

C'étaient les inconvénients de la charge, aussi le digne maréchal les supportait-il avec patience; et c'était toujours avec les formes de la plus exquise politesse qu'il se chargeait d'éconduire les importuns demandeurs dont le pauvre jeune roi était sans cesse obsédé. Mais en échange de ces inévitables désagréments, que de bonheur ne devait il pas éprouver, cet homme généreux et bienfaisant, en voyant tant de pauvres lui devoir l'avenir de leurs familles, leur pain du lendemain?

Quel bonheur, encore, pour ce cœur dévoué, d'entendre partout acclamer son roi, qu'il avait rendu populaire par ses bons conseils et par sa fidèle coopération? Mais dans cette place même, où il procurait au roi tant d'occasions de faire des heureux, sait-on à quelles extrêmes limites Richard de Sangro poussait la réserve, la délicatesse, le désintéressement? Eh bien! qu'on en juge par ce fait que ne cesse de raconter en pleurant son bienfaiteur, celui même à qui il est arrivé. Cet homme, attaché depuis longues années à la maison de Sangro, voit avec douleur un de ses enfants, tombé à la conscription, sur le point de lui

être enlevé par le service militaire. Modeste professeur d'un art dans lequel tout gentilhomme excellait autrefois, mais dont aujourd'hui, comme de tout ce qu'on ignore, on se contente de parler, le brave homme n'est pas riche. Il n'a donc pas de quoi payer un remplaçant à son fils qu'il veut garder. Il demande alors à son protecteur de lui procurer une audience du roi, auquel il se propose de demander pour son fils une exemption du service. Mais le noble duc, qui ne voulait pas montrer pour les siens, dans l'exercice de sa charge, la moindre partialité, au lieu de solliciter l'audience souhaitée, préféra obliger lui-même le digne homme, et lui donna l'argent nécessaire pour le tirer d'embarras. Quel règne heureux et tranquille n'aurait-il pas eu, François II, s'il eût eu à ses côtés, et parmi ses conseillers, quelques hommes pareils à celui-là? Il faut si peu pour se faire aimer à Naples!

Une bonne administration et des honnêtes gens pour faire exécuter les lois qui étaient, sans contredit, des meilleures de l'Europe. Malheureusement François II n'a pas eu le temps d'y apporter remède; et tous ceux qui l'entouraient et qui auraient pu lui donner de bons conseils à cet égard, étaient déjà presque tous vendus à la révolution. Cependant; malgré tout cela, Naples avait une finance florissante; elle avait la tran-



quillité intérieure, la prospérité publique; elle avait le respect de la religion, l'amour du foyer domestique.

Les harpies de cour éloignées, les diplomates à double visage, les ministres incapables, les généraux à vendre, trouvèrent que le pays n'était pas assez heureux. (Qu'en pensent-ils à présent, que la finance est délabrée, que les prisons regorgent de suspects, et que la fusillade retentit d'un bout à l'autre du royaume?) Mais tous les vices et toutes les incapacités s'étaient ligués peut-être à leur insu, sous le patronage du génie du mal; ils s'étaient ligués tous contre un jeune roi sublime de noblesse et de bonne foi; contre un roi qui n'avait encore connu, de sa royauté de quelques mois, que les douleurs et les sacrifices, et qui ne demandait qu'à se dévouer! Il avait bien pour lui, comme tout souverain légitime, *Dieu et son droit;* mais cette noble devise, qui reste encore gravée, on ne sait pourquoi, sur le vieil écusson de la fière Angleterre, n'assure pas, de nos jours, la victoire, qui demeure, en dernier lieu, au plus offrant? Retirez-vous de la scène, âmes honnêtes et loyales, l'enchère va s'ouvrir! Juin 1860 va reprendre l'œuvre de dissolution interrompue en mai 1848, mais cette fois avec un résultat bien différent. Ce ne sont pas, en effet, les clameurs de la place,

ce n'est pas l'émeute populaire, ce n'est pas la lutte à armes loyales et connues qui mettra en péril le vieux trône de Roger! Il croulera... il croule déjà de toutes parts; mais c'est par la corruption ténébreuse qui, des marches mêmes de ce trône, jusqu'aux rangs les plus infimes de la société, achètera les consciences, payant par plus d'or celles qui font mine d'être les plus récalcitrantes. On cotera, comme des effets négociables, la trahison et la lâcheté! Que pouvaient-ils opposer à ces moyens infâmes et inouïs, ce roi jeune et confiant, et ce petit nombre d'honnêtes cœurs qui se trouvaient encore auprès de lui!

La plume me tombe des mains, elle se refuse à tracer ce drame navrant qui s'est déroulé sous nos yeux; il sera la honte éternelle de l'Europe de notre temps, qui encourage les grands crimes par sa lâche immobilité. Il sera surtout la honte de ce pays infortuné, qui fut le théâtre de tels crimes!

Mais, quel qu'il soit, ce pays : capitale d'un royaume florissant ou bien tout simplement le chef-lieu d'un département piémontais, la liberté de la pensée et de la parole reste le privilége du parti dominant; les autres n'ont que la liberté de se taire. Ainsi ferai-je, d'autant plus volontiers que je n'aurai pas, de la sorte, à souiller ma plume en répétant des scènes et des noms qui devraient être

rayés de l'histoire des nations. Retraçant la vie d'un homme de bien et d'honneur, et ne m'occupant des événements de son époque qu'en tant qu'il s'y trouva mêlé, c'est à Gaëte, où flottait naguère encore le véritable drapeau national, que nos lecteurs iront admirer les traits les plus héroïques de sa vie.

IV

Le petit bateau à vapeur *la Saetta*, pauvre avance d'une flotte imposante qui s'était vendue tout entière par la plus infâme des trahisons! ce petit bateau qui emportait vers son dernier refuge François II et sa mauvaise fortune, emportait aussi, avec les fidèles qui suivaient leur maître malheureux, l'honneur de la cour, de l'armée, de tout un royaume. Qu'étaient devenus à cet instant suprême tous ces généraux de parade, tous ces fiers courtisans jadis étincelants d'or et cha-

marrés de cordons? Laissons là les traîtres qui, incapables de remords et de honte, avaient déserté leur drapeau à la face du soleil! Mais les soi-disant honnêtes, les officiers généraux de l'armée, les grandes charges de la cour, enfin ces gentilshommes porteurs de vieux noms qui doivent faire un rempart de leur corps autour de la personne sacrée du souverain, et répandre pour lui leur noble sang, comme ils l'ont juré... que sont devenus tous ces hommes-là? Hélas! Sire, prenez-en votre parti. Ces faux lions au cœur de lièvre vous quittent au premier aspect du danger; ils fuient... ils s'échappent de tous côtés. Il y en a qui ont osé vous dire en pleurant, les hypocrites, qu'ils étaient vieux et chancelants, qu'ils se devaient à leurs familles... Comme si un homme d'honneur ne devait pas sacrifier à son devoir sa fortune, sa famille et sa vie!

Pauvre roi! si lâchement abandonné par tous, tandis qu'il défendait avec une poignée de braves, l'honneur de sa couronne sur un rocher! Mais c'est assez parler de traîtres et de lâches. Reposons à la fin nos regards fatigués sur ces héroïques soldats, sur ceux que la trahison n'a pas atteints et qui, surmontant tous les obstacles, sont arrivés pieds nus où les appelait l'honneur du drapeau. Suivons ces braves officiers, à qui la mission sublime

est échue de réhabiliter la réputation de l'armée.

Parmi eux, je voudrais pouvoir tous les nommer ; je vois se dessiner au premier plan la noble et imposante figure du maréchal duc de Sangro. Lui aussi, le noble cœur, avait une famille, et quelle famille ! à quitter. Lui, moins que tout autre, se faisait illusion sur l'issue de cette lutte indigne et inégale, où toute l'Europe révolutionnaire s'acharnait contre un roi que la trahison avait déjà désarmé.

Mais qu'importe à cet homme noble et brave parmi tous, à ce type devenu si rare aujourd'hui du vrai soldat et du parfait gentilhomme ! Pour Richard de Sangro, la fortune, la vie, la famille même qu'il aimait par dessus tout, ne signifiaient rien sans l'honneur, et l'honneur l'appelait à combattre à côté de son roi. Il se dévoua sans mot dire, et comme s'il ne faisait que la chose la plus simple et la plus ordinaire ! Les rois devraient ménager de tels hommes ; car les héros ne sont pas nombreux !

Mais comment le ménager à Gaëte où le personnel manquait aux besoins ? Le maréchal duc de Sangro dut se résigner à cumuler dans sa personne les charges les plus importantes et les plus variées. Arrivé au rang suprême de l'armée, il continua aussi ses fonctions d'aide de camp gé-

néral du roi ; il fut en outre investi des grandes charges de la cour qu'avaient laissé vacantes leurs titulaires. Et ici je ne puis m'empêcher de consacrer aussi un mot de louange à ceux qui, ainsi que le duc de Sangro, se dévouèrent corps et âme à leur roi. O vous braves *Casella, del Re, Brancaccio, Ferrari, Caracciolo*, et vous tous, nobles étrangers et soldats fidèles de l'armée napolitaine, qui avez soutenu votre principe, et porté haut votre drapeau ; vous enfin *Winspeare, Ulloa, Carbonelli*, et tant d'autres dont le manque d'espace m'empêche seul d'enregistrer les noms, vous qui avez consenti à rester les ministres d'un roi qui n'avait plus pour lui que son droit méconnu, vous tous, tant que vous êtes, levez haut la tête. Les honnêtes gens de tous les pays de la terre vous tendent la main et seraient fiers de s'appeler vos amis ! Ceux qui restent d'entre vous auront peut-être à subir l'exil et la pauvreté ! mais votre nom sera le plus beau titre de noblesse de vos enfants. Ils diront un jour avec un juste orgueil : « Mon père était en 1860 parmi les *défenseurs de Gaëte*, » et votre patrie vous rendra alors cette justice qu'elle vous refuse à présent ! Mais combien parmi les défenseurs de Gaëte ne verront pas luire ce jour ! Le duc de Sangro ne le verra que du ciel. Il est tombé victime de son généreux dévouement, et avec lui est

tombé, aussi fidèle et aussi brave, son ami et son parent, le *maréchal de Caracciolo, duc de S. Vito*. Ils ne s'épargnaient pas l'un et l'autre. Une maladie d'épuisement, une fièvre lente et cruelle, tua les deux vaillants soldats que les balles ennemies avaient épargnés. Et cependant ce n'était pas faute de s'être exposés devant l'ennemi. Pour ce qui concerne notre héros dans l'engagement du 1er octobre, où la bravoure héroïque de nos soldats fut encore une fois rendue vaine, par des causes que nous ne voulons pas rapporter ici, le duc de Sangro, se portant toujours où la lutte était la plus acharnée, eut son képy traversé par une balle. Une ligne de plus, et il tombait pour ne plus se relever! Une autre fois, se trouvant à côté du roi, sur les batteries de la place, une bombe vint à tomber aux pieds de Sa Majesté. Le brave Sangro couvrit aussitôt de sa personne la personne royale, et le jeune monarque le pria de reprendre sa place; c'est qu'ils se sentaient tous les deux dignes d'affronter la mort en souriant.

Mais Dieu, qui allait faire revivre parmi ses élus le juste qui avait déjà assez lutté et assez souffert sur la terre, ne voulut pas qu'il tombât frappé par les balles ennemies, que sa bravoure lui faisait à chaque instant affronter; il le destinait à une mort plus amère, pour le rendre plus digne

de la couronne immortelle qu'il lui réservait. Richard de Sangro n'en tomba pas moins au champ d'honneur. C'est par ses rudes et infatigables travaux, c'est par l'accomplissement scrupuleux de tous les devoirs de gentilhomme et de soldat, qu'il gagna cette cruelle maladie qui devait, après treize jours de souffrances, le conduire à sa fin. Visité tous les jours par ce monarque infortuné qui avait déjà vu tomber à ses côtés tant de braves, et qui allait bientôt perdre dans Richard de Sangro son ami le plus cher, le plus noble et le plus dévoué, il put encore croire à son dernier moment au triomphe de la cause sainte et juste à laquelle il sacrifiait sa vie!

Il s'éteignit comme un juste qu'il était, la pensée tournée vers Dieu et vers ses enfants. La Providence voulut lui épargner le spectacle douloureux de la dernière trahison!

La mort de ce brave porta la tristesse et le découragement dans la garnison tout entière.

Et comme si avec le maréchal duc de Sangro était tombé le dernier soutien de la monarchie, huit jours à peine après sa mort, le 5 février, la forteresse capitula!!! François II, ce fils innocent du malheur, s'acheminait vers l'exil; mais il laissait derrière lui, à Gaëte, un noble et mémorable tombeau! Là, dort le maréchal duc Richard de Sangro, qui fut le type de la loyauté

et le symbole de l'honneur. Son nom pur et sans tache suffirait seul à sauver l'honneur de ce pauvre pays, qu'ont compromis tant d'infâmes trahisons, tant d'incroyables lâchetés! Non, le pays qui a donné le jour à un Richard de Sangro ne peut pas s'appeler un pays de traîtres. La gloire immaculée de ce nom lave les souillures de bien d'autres.

Un jour (je répète ce que j'ai dit en commençant cette pâle et rapide esquisse), lorsque nos passions politiques, ardentes comme la lave de nos volcans, auront eu le temps de se calmer, tout homme de cœur, tout Napolitain à qui sera chère la véritable gloire de son pays, ira s'incliner respectueusement devant le tombeau de Richard de Sangro. — Que le visiteur ne se méprenne pas; il trouvera plusieurs tombeaux, un entre autres, fastueux et qui attirera tout d'abord vos regards.— Il faut passer devant celui-là sans se découvrir, c'est le tombeau d'un traître! Il s'appela le connétable de Bourbon. Brave et vaillant aussi, il se fit tuer devant les murs de Rome... mais il porta les armes contre sa patrie et fut traître à son roi! l'histoire méprise son nom... Parmi les grandeurs de la terre, il n'y a que l'honneur qui reste.

Et, tant que l'honneur ne sera pas banni de ce monde, le modeste cercueil où on lira le simple

nom de Richard de Sangro sera plus vénéré par les hommes que les plus fastueux monuments élevés aux maîtres de la terre.

Et maintenant, si nos lecteurs portent leur esprit sur un coin de ce pays qui a été toujours si envié, et qui maintenant est si à plaindre, désolé comme il l'est par la guerre fratricide; s'ils entrent dans une ville jadis riante et animée, à présent triste et silencieuse comme un tombeau! ils verront ce que je vois souvent! bien des femmes et bien des enfants, couverts de deuil, et pleurant sur les maris et sur les pères, que la guerre civile ou les fiévreuses agitations qui en sont la suite, leur ont ravis! Moi-même je pleure mes plus abondantes larmes sur le récent cercueil d'une mère adorée qu'une mort précoce a surprise en terre étrangère, cherchant du regard le doux soleil de son pays regretté. Mais ce pays voit émigrer sans douleur les meilleurs et les plus inoffensifs de ses enfants! Nous pleurons tous et de tous côtés!

Voilà le seul fruit que nous ayons recueilli de la plus insensée des révolutions; laquelle, en nous ôtant tout, nous a donné une croix, en vérité bien lourde à porter!

Peut-être l'avenir nous réserve-t-il des jours moins tristes; mais, même dans ce cas, les êtres chéris que nous pleurons ne seront plus là pour

oublier dans la tranquillité les rudes épreuves qu'ils ont subies!

Mais qu'y faire? — Il faut bien que la pauvre humanité accomplisse sous la conduite de la Providence ses mystérieuses destinées!

Paris, février 1861.

FIN.